

N°1
Mars 2011
5 €

FOLIES: AVEC OU SANS LOI?

ESSY

nous sommes tous fous À LIER

Je ne sais pas ce qu'on me demande quand on me dit que je suis fou

Elle vous écrit ces mots pour que le soleil soit

Nous préférons de loin ou de près, c'est selon, les ânes aux vaches ou aux moutons

Le N°0 et le N°1 des Nouveaux Cahiers pour la Folie sont téléchargeables gratuitement en ligne à ces deux adresses:

http://www.collectifpsychiatrie.fr

http://blogs.mediapart.fr/edition/contes-de-la-folie-ordinaire

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui nous ont envoyé des textes et que nous n'avons pu remercier directement.

En vue du prochain numéro, merci d'envoyer vos remarques, contributions, textes, dessins, photos... à l'adresse:

Cahiers.folie@yahoo.fr

SOMMAIRE

Editorial--p 4
Funambule---p 6
Quelques mails---p 8
Le Marché à Bondy---p 9
Cher Docteur--p 20
Quelques mails---p 21
Participation à la dispute--p 22
Cueillir ou accueillir---p 24
Les chambres d'isolement, on se les représente malaisément---p 26
J'aimerais partir loin---p 29
Electron libre---p 31
«Ce n'est pas à la psychiatrie de s'assurer de l'ordre public»-------p 32
Sonus Armoniqus--p 34
Votre appel va compter---p 36
Extrait de job---p 40
Solstices---p 41
Pour que l'Arbre rose ne soit pas un arbre mort---------------p 44
En HP, je n'étais pas en prison--------------------------p 46
Quelques mails---p 48
Salutations à Francis--p 50

EDITO

FOLIES : AVEC OU SANS LOI?

Elle - Il paraît que le numéro 0 n'a pas trop mal réussi. Rond comme un ballon d'essai
On en fait un autre?

LUI - Un autre quoi?

Elle -Un autre numéro 0, bien sûr. Et puis encore un autre. Plein de numéros 0, il n'y a que ça de vrai!

LUI - Figure-toi, ma chère, qu'après le numéro 0 vient le numéro 1, telle est la loi...

Elle - La loi, la loi, évitons d'en parler. A quoi bon *Les nouveaux cahiers pour la folie*, s'ils se plient d'emblée à la loi. Tu sais comment procéder: on récolte les textes, images, photos, phrases envoyées sur cahiers.folie@yahoo.fr, on passe au mixeur et on voit le cocktail qui en sort...

LUI - La loi, la loi, parlons-en. Parce que si nous ne nous en occupons pas, elle, de toutes les façons, n'oubliera pas de s'occuper de nous. Tu as quand même entendu les débats à propos la systématisation des soins psychiatriques sous contrainte. Il s'agirait de nommer des « juges d'application des soins », le terme exact n'est pas encore sorti, enfin, quelque chose dans le genre.

Elle - C'est plus des soins, alors?

LUI - Je ne te le fais pas dire

Elle - Tu veux qu'on lui fasse quoi, à la loi? Qu'on la bichonne, qu'on lui colle des pansements....

LUI - Qu'on la pense, allez, pourquoi pas! Ce n'est pas exactement une loi, d'ailleurs, plutôt une extension du domaine de la norme.

Elle - Ils feraient mieux de s'adresser à nous, pour ce qui est d'aller y voir en terres de folie. Car nous en tenons un bout, quand même!

LUI -Quel bout? Tu m'intéresses...

Elle - Je te vois venir....Ecoute bien la nuance: pas le bout de l'expert, non, justement non, c'est l'autre bout, c'est à dire le bout qui s'perd.... et qui n'est pas le moindre.

LUI -Le bout qui espère... tu es incorrigible

Elle - Bon d'accord, on lance un nouveau numéro 0

LUI - Numéro 1, tu as tout compris



mail

Par zyplox le 12/07/10 - 12:35
Je pense que c'est par ce genre de moyen que l'on va pouvoir s'exprimer encore un peu...



Gomé

Je suis devenue funambule... la vie sur le fil...
Bipolaire et Borderline...

Cat «Borderline»
Cat bipolaire
Toujours en équilibre
Ou en déséquilibre

Je voudrais tellement
Ne plus être une ombre
Errant dans un tunnel
Me parlant à moi-même

J'aperçois la lumière
M'en enivre
Puis elle s'affaiblit

Je la sens
me réchauffer

Plus qu'un souffle
La lueur disparaît
L'opacité
Le noir
Le vide

J'ai froid
Je frissonne
Je tremble

Les pleurs me prennent
M'enserrent
Encore et toujours

Arrêtez

Je n'veux plus
Je veux rire
Je veux vivre

Laissez-moi

Je veux voir à nouveau
Me relever sans tituber
Et me ramasser
Sans arrêt

Je voudrais tellement

Toujours cette possibilité
de ne pas faire,
de me laisser engloutir par
ce mauvais génie
qui se glisse insidieusement en moi,
et m'enveloppe progressivement,

FUNAMBULE



Je voudrais tant,
être comme...

j'sais pas,
quand j'étais pas,

j'sais plus...

VIVRE
et ne pas me laisser submerger,

Mon fil est toujours
à la limite,
Je m'y accroche,

La peur du vide,
et pourtant !!!

Je suis fatiguée
MAIS
j'vais continuer
Je continuerai

Cette bipolarité
ne m'aura pas !!!

La danseuse d'espoir
tient à ses étoiles



Elle veut s'en approcher
Un jour elle est devenue funambule
sans savoir pourquoi

et elle titube
joue comme une gosse
avec son diabolo

Mais c'est sa vie qui est sur le fil

elle le sait, alors elle répète
sans arrêt

Toujours
Toujours et encore

«Borderline»

un mot si beau
d'ailleurs elle veut écrire
Elle a rempli des pages et des pages
Alors mettre ses mots sur son fil

La danseuse funambule
joueuse de mots
rêveuse d'étoiles
ne lâchera pas son fil

il est sa vie
son jeu



mail

RE: Un bol d'air frais dans ce monde d'intolérance...
Par mmanooo le 21/07/10 - 15:38
suis contente qqfois de voir des gens faire leur métier;;



mail

Bonjour,
je viens de lire d'une traite le n°0 des Nouveaux cahiers pour la folie, que j'ai trouvé passionnant. Je me situe dans la même optique depuis longtemps et ça fait vraiment plaisir de voir tout ce que vous faites.

mail

Dans les années soixante-dix les malades faisaient recette avec leurs revendications de liberté et l'affirmation des facultés créatrices de leur pathologie. Aujourd'hui c'est à peine si les malades ne demandent pas la charité des soignants en proclamant leurs souffrances. On pleurniche, on se lamente : ouin ouin, je suis malade ! Franchement, je trouve cela lamentable! Et puis même les soignants progressistes participent au mouvement : il y a les bons malades qui pleurent après leur maladie et les mauvais malades qui revendiquent et qui protestent. Voyez-vous moi je suis fier d'être fou ! La folie, j'en redemande, j'en veux encore ! Vive la folie ! Merde à docteur Lepiqueur et à bas le docteur Lenfermeur ! Les médicaments ça craint, la folie c'est génial et j'aime ça ! Arrêtez donc de nous faire la charité !

Christophe F. Ennajoui
Auteur de *L'insurrection Cyberpunk des Don Quichottes du Survitualisme*, ed InLibroVeritas
disponible sur http://www.inlibroveritas.net

Le Marché à Bondy

Je voudrais témoigner d'une initiative qui a été prise en décembre 2006 (et qui dure toujours…) à partir de l'hôpital de jour de Bondy, une des unités de soin du 14e Secteur de l'EPS de Ville-Évrard. Cet hôpital a été crée dans un ancien presbytère avec un jardin en 1979 par une équipe utopiste réunie autour du Dr Lise Maurer (dans le service du Dr Baillon), qui, prenant pour base la psychothérapie institutionnelle, a d'emblée rêvé de se constituer en incluant des artisans de Bondy, lesquels à l'époque étaient encore présents dans la ville. Ce que la direction de l'hôpital a refusé, mais l'idée d'une équipe pluridisciplinaire est cependant restée, incluant dans son cercle d'infirmièr(e) s, deux postes d'éducateurs (trices) et plus tard trois artistes en vacations. L'équipe comprenait aussi un cuisinier, qui avec les patients confectionnait quotidiennement le repas suivant ce que la réunion hebdomadaire « cuisine » avait décidé. Parler de ce lieu serait tout à fait passionnant tant il a tenté et tente encore d'être un lieu de respect de l'humain au sens artistique, et non paternaliste, du terme. Un lieu ouvert sur « l'ailleurs », ouvert sur la commune.
Deux films ont été fabriqués en super-8 sonore par les patients, une psychologue Annie Vacelet et un animateur de la maison de quartier Michel Lacoudre, l'un sur l'histoire de Bondy : « D'une partie déboisée de l'immense forêt… », et l'autre sur l'ancienne gare : « Au revoir la vapeur ! ». Un troisième film (vidéo) a été fait par une élève-cinéaste avec les patients : « Bondy vu par… ». L'idée était de tourner le focus vers la ville, passer du passif menacé d'exclusion à l'actif interrogateur.

En 2006, le nouveau directeur de L'EPS de Ville-Évrard, Claude Dagorne, appuyé par l'économe M. Lamoureux, signifie à cette équipe que le cuisinier (alors en fonction depuis octobre 1979) devrait rejoindre les cuisiniers de Ville-Évrard pour être remplacé par une chaîne froide, soit-disant pour faire faire des économies à l'établissement. L'équipe ressent cette pression comme une tentative d'alignement sur tous les HDJ, une atteinte à la personne même du cuisinier d'origine antillaise à peu d'années de sa retraite d'une part, et une atteinte au style de travail pratiqué là. Après une année de résistance, le cuisinier est réellement déplacé et ne revient qu'un jour par semaine, tandis qu'une vilaine chaîne froide est livrée. L'équipe, en négociant, arrive à obtenir un petit budget d'amélioration des repas pour maintenir le réel de la confection de repas et un contact avec les commerçants de la ville. Actuellement, pas un seul patient n'ignore la différence entre un objet animé et un objet inanimé, sans compter le gâchis des restes perdus à jamais (question de bactéries, très en vogue ces derniers temps). Sur les murs de la nouvelle cuisine, on peut lire : « Le droit à la différence ? »



ESSY



On vient de fêter les 20 ans de la chute du mur de Berlin mais on sait bien qu'il y a d'autres murs bien plus difficiles à faire tomber et qu'on peut être en exil au milieu de la foule. Je pense à ce moment où j'étais avec quelques patients à la bibliothèque, il y a 20 ans (ils ne nous connaissaient pas encore), et on m'appelle en me disant qu'un des patients se sent mal. J'y vais, il était enfermé dans les toilettes et criait très distinctement : « Du papier, il n'y a plus de papier ! » J'ai traduit : « Il veut du papier. » Sa phrase ne pouvait être entendue dans son sens par les bibliothécaires, tant le fait de venir de l'hôpital de jour avait jeté un brouillard recouvrant le sens. Depuis, nous avons parcouru un long chemin de collaboration avec la bibliothèque, mais, voilà, il fallait sortir des premiers murs…

Alors cette initiative est celle de la création d'un étal de vente au marché de la gare de Bondy tous les mercredis matin.



Depuis le 13 décembre 2006, l'association Présence (association loi 1901 patients-soignants, créé à partir de l'hôpital de jour, ayant son siège social à la maison de quartier Georges-Brassens) a obtenu l'autorisation par le maire de Bondy de vendre des cartes postales et des reproductions de quelques peintures faites à l'atelier 24 de l'hôpital de jour au marché de la gare du mercredi matin.

Dès le départ, l'accueil est formidable, le placier nous propose de nous installer en face d'un euriste italien que nous apprendrons à connaître. Notre stand affiche « Association Présence » et consiste en une table de jardin, quelques chaises, un cahier dans lequel nous tenons un journal, un collier de cartes postales de présentation à fixer sur la structure en métal du marché.

C'est Mlle R. qui viendra tous les mercredi de cet hiver-là. Comme c'est le temps des fêtes, nous trouvons acheteurs. Sur les conseils du Dr Maurer, nous apportons du thé chaud dans une Thermos, que nous distribuons pour le grand plaisir de nos voisins, car il neige.

Nous participons à la vie de la ville, et c'est surtout dans la semi-obscurité du matin d'hiver que nous le sentons, alors que nos voisins ont des ribambelles de petites ampoules pour éclairage comme dans les loges d'artistes, qui donnent une tendresse toute humaine à la vie.

Très vite l'activité devient conjointe entre l'association Présence et l'hôpital de jour, tant nous en ressentons le potentiel soignant. Mon collègue Patrick Couté a alors accepté de me relayer sur les marchés, où il avait lui-même travaillé dans sa jeunesse, et l'équipe de l'hôpital de jour était partante pour encourager les patients à s'engager au marché.

Il y a toujours concrètement un groupe d'installation et un groupe de désinstallation. Entre-temps, quelques-uns font les achats pour l'amélioration du repas, notre

voisine Martine la maraîchère fournit tout ce petit monde. Nés dans l'héritage du Bric-à-Brac de l'association IRIS, nous découvrons les bienfaits d'une inscription dans la ville.
Une dame qui est à la retraite de la bibliothèque nationale (rayon musique) reconnaît M. D., qu'elle croise tous les vendredi, dit-elle, à Monoprix, avec un grand Noir. Nous découvrons que M. D est connu dans Bondy. Lui qui change rarement de vêtements achète une chemise polaire à nos voisins du Pendjab.
Des dames nous demandent si c'est peint avec les pieds et la bouche sans les mains ? Ce sont des enfants ? Nous ne sommes pas une association d'handicapés, mais qui êtes-vous alors ? On s'inquiète pour nous.
Un jour, un autre voisin maraîcher est venu nous voir en disant : « Pourquoi vous ne marquez pas en gros "Association d'handicapés"? Ça marcherait mieux, vous auriez du succès, on le voit bien à la télé. »
Le fond de notre stand est protégé du froid par une horde de pantalons et de joggings en grosse cotonnade. Lorsque nous arrivons, bien souvent le toit en toile est encore enroulé sur lui-même et chaque fois un voisin nous donne un coup de main.
Le 7 février 2007, notre place est prise par un autre marchand et le boucher nous propose de nous installer à côté de lui.



Extraits du journal écrit par Mlle R. : « Le public n'a pas trop d'entrain, cela dit il pleut et l'humidité nous ronge à l'intérieur jusqu'aux os. Le euriste travaille car c'est la Saint-Valentin. 10h30 pas un chat et que des parapluies. On pourrait emménager chez le euriste pour lier eurs et cartes sur son stand (ce serait une belle association que nos cartes et ses eurs pour la Saint-Valentin) ».
Je remarque que les difficultés exprimées à l'HDJ par Mlle R. laissent place ici à une attitude responsable et encourageante envers la population. Ce qui m'apparaît avoir fonctionné d'emblée, c'est l'atmosphère chaleureuse créée par les marchands ambulants, qui demandent parfois une course à Mlle R. comme d'acheter du pain à la boulangerie, et s'écrient : « Comme elle est mignonne ! » Le euriste interroge : « Qu'est-ce qu'elle a, elle se drogue ? »
Après les fêtes en 2007, germe en nous l'idée de faire un dépôt-vente de livres.
Nous fabriquons une affiche et, dès le 14 mars, nous accueillons les premiers livres qui, comme par la suite, seront principalement des dons.
Il y a une belle bibliothèque mais il n'y a plus de librairies à Bondy depuis que la librairie du Lycée a

fermé, M. Raphaël disait : « Les gens n'ont plus que 2 euros pour acheter des livres. »
Aussi avons-nous décidé de vendre nos livres entre 50 centimes et 2 euros et, comme nous avons pas mal de dons, les livres pour enfants sont gratuits. Autour des livres très vite se délient les langues et les clients bondynois nous parlent de plus en plus.



Un jour une dame âgée nous a demandé un livre de cuisine, Mlle R était à son poste, nous n'avions qu'un livre de cuisine végétarienne. « Ah non, dit la cliente, pas ça ! », et elle finit par ajouter : « Je ne sais absolument pas cuire, tout ce que je fais est très mauvais, je n'arrive pas à le manger… c'est mon mari qui faisait la cuisine et il est mort il y a six mois. » Et voilà qu'elle pleure en disant : « Je n'arrive pas à jeter ses vêtements, je les ai toujours, tout le monde me dit que c'est morbide mais, moi, je ne peux pas les jeter… » Et Mlle R., qui elle-même n'allait pas si bien ce jour-là, se met à lui dire : « Ne vous en faites pas, gardez les vêtements près de vous tant que vous le voulez, ça n'est pas morbide… »
Une petite fille d'origine pakistanaise, Rimsha, nous dit qu'elle étudie à l'école les Romans de la Table ronde, de fil en aiguille nous lui proposons de lui prêter des livres qui l'intéressent et qu'elle nous les rende la semaine suivante… Ce qu'elle a fait durant quelques mois, nous avons connu sa mère, qui ne parle pas bien français et qui cherchait un livre pour apprendre à lire (c'est une constante, cette demande, comme la Bible et le Coran et des livres sur le droit des étrangers), nous avons pu lui donner l'adresse de la maison de quartier où ont lieu des cours d'alphabétisation, nous avons su qu'elle y est allée.
Un jour, alors que nous chantions des chansons avec les enfants qui passaient, la maman nous les laissent à garder pendant qu'elle fait ses courses (sans commentaires).

Des chants, des livres, de la poésie
En face de nous s'installe une marchande de produits de Côte d'Ivoire qui ne vend quasiment pas plus que nous. Son fils, qui la remplace de temps en temps, est charmant et nous dit : « Quelqu'un qui a un langage sensible arrive toujours à détruire la colère » (à propos du fait de chanter).
M. C., assis derrière la table de livres, accueille un passant qui regarde les livres en disant : « Est-ce que vous êtes athée ? »
M. L., lorsque nous chantons Le Temps des cerises avec des clients de passage, chante : « Quand nous chanterons le temps des grosses bites… »

M. D. voit passer une de ses voisines : « Alors, vous vendez des livres ?, lui dit-elle, j'en ai plein chez moi, je vous en donnerai. » La semaine suivante M. D. arrive avec un gros sac que lui a donné sa voisine pour vendre au marché.

Mlle R. note dans le journal du marché : « Ici, on dit que le monde est un peu vache et qu'il faut demander la sagesse, alors on raconte… »

M. C. cherche une petite radio et une montre.

Une dame nous apporte une série d'encyclopédies Connaissance du monde.

Nous nous faisons offrir des fruits par notre voisine maraîchère, parfois des œufs, nous lui apportons des boîtes à œufs vides. Un jour, elle demande : « Chantez-nous une chanson qui fait pleurer. »

Une dame raconte que sa mère aimait beaucoup chanter et que les jeudis, un fabricant de bonbons venait livrer des bonbons que les enfants emballaient dans du papier tandis que la maman chantait, ainsi elle connaît un tas de chansons et les Fables de La Fontaine par cœur.

Une professeure d'économie à la retraite nous dit qu'elle a eu un coup au cœur lorsqu'elle a croisé une de ses anciennes élèves qui prenait sa retraite.

Un monsieur nous dit qu'il fait partie de deux chorales, qu'il adore chanter et que sa femme souffre de la maladie d'Alzheimer, un jour il chante : « C'est aujourd'hui dimanche à ma jolie maman… » et il pleure.

Quand nous arrivons le matin, notre voisin le boucher dit : « Ah, voilà les rossignols ! » et il nous offre un grand tissu rouge pour notre stand en disant : « Ah, ça fait un peu communiste. »



Louison Bobet, c'est le vélo d'une jeune dame qui est costumière à l'Opéra de Lille, elle habite Bondy et sera l'une des premières à venir écouter une lecture à l'hôpital de jour lors de « Lire en fête », puis elle verra l'expo de peintures de l'atelier 24 dans la bibliothèque.

Nous apprenons le langage du marché, on dit « nettoyer les toiles » à propos des bâches et le boucher crie « Ah, les jolis roberts ! » en voyant en couverture d'un livre une femme aux seins nus.

Un monsieur cherche la suite d'une chanson en ch'ti que lui chantait sa mère.

« Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux », chante un monsieur qui passe.
M. S. me reproche de dire son nom à haute voix lorsque je le présente à Mamadou, vendeur de produits africains. Ce jour-là M. S. est venu avec son transistor allumé et caché sous sa casquette, ce qui ne l'empêche pas de discuter avec des clients, mais cela fait vivre aux clients une drôle d'expérience.
« Viens, toi, si frileuse, la nuit déjà comme un manteau s'étend… » M. P. cherche la suite, un jour il déposera une liste d'une dizaine de chansons dont il aimerait bien trouver les paroles… sur Internet. Nous les trouvons et les lui portons la semaine suivante.
Des dames âgées font de la pub pour Le Pen. Elles disent à M. M., Antillais : « Il n'a rien contre les étrangers, vous savez ! » et M. M. répond : « Je suis français ! »
Après l'élection présidentielle, le boucher coupe sa viande en criant : « Le salaud, le salaud, et dire qu'il est en train de dépenser cent fois notre salaire sur son yacht ! » Un autre jour, il dit : « Nous, l'économie on s'en fout, y'a que l'amour qui nous intéresse. »
Nous voyons presque chaque semaine M., ce jeune adolescent qui avait passé quelques mois à l'HDJ, il traîne dans le marché à aider les uns les autres et dit : « J'aime bien les gens du marché parce qu'ils sont gentils d'une gentillesse et ils sont marrants. »
Un passant qui voit un de nos livres dont le titre est : Avoir un idéal est-ce bien raisonnable ?, dit : « Avec tout le respect que je vous dois, la vie c'est qu'on sort d'un trou pour entrer dans un autre ! »
Un client marocain nous dit qu'il écrit de la poésie. Il a acheté François Mitterrand et Platon.
« Maman, tu es la plus belle du monde… », chante M. P., et une client chante avec lui.
Un ancien prof de lettres classiques de la Sorbonne nous demande si nous avons des numéros de la revue Esprit ou des trucs du genre. Un jour, nous avons un numéro, je le lui dis, et il raconte qu'il a connu Sartre, il dit : « Il était bien plus religieux que ce qu'il laissait paraître ! »
« J'ai trouvé mon bonheur avec vous la semaine dernière, Noureïev le danseur, quel formidable bonhomme ! », dit une cliente qui avait acheté ce livre.

Lorsque M. L. vient pour la première fois au marché, il est persuadé qu'aucune vente ne se fera à cause de sa sale gueule, assez vite je m'éloigne pour faire une course, il dit : « Eh, ne me laissez pas seul », mais notre voisine Martine maraîchère lui dit : « T'en fais pas, je suis là ! », et c'est comme si après ça, il était adopté. Il rapporte la semaine suivante dix volumes de chez lui à vendre, «Les Histoires d'amours de l'histoire de France », et il est tout content de voir qu'ils partent comme des petits pains. Alors qu'il se plaint d'être trop bruyant la nuit pour ses voisins parce qu'il ne peut pas s'empêcher de vociférer, il a peur de se faire expulser, il voit le livre «L'Avare», de Molière, et je lui suggère de déclamer de temps en temps des passage de ce livre de telle manière que ses voisins puissent penser qu'il répète un texte.



M. LDM. écrit en mai 2008 : « Alors, aujourd'hui il fait plus bon que la dernière fois que je suis venu, ni chaud ni froid, et en plus j'ai l'impression que les gens sont plus vivants que la dernière fois et une chose que je remarquais et que Cécilia m'en a parlé, c'est que quand je commence quelque chose je ne vais pas jusqu'au bout parce que je commence par ranger des livres et soudain c'était comme si on m'appelait pour aller visiter les autres stands alors que je n'ai même pas fini, j'étais distrait. Mais, après, je pensais à la remarque de Cécilia et je suis revenu arranger les livres. Une autre chose que je remarque c'est que quand on me dit que c'est mal fait ça me décourage. Voilà, c'est tout à dire pour aujourd'hui, sur ce, je vous souhaite une bonne journée. »
Un client qui, dit-il, travaille pour la mairie, c'est lui qui monte et démonte le marché, cherche un livre qui indiquerait la convention entre la France et le Maroc (administratif) article 40 à 43 fait le 1er décembre 1966. Nous trouvons l'article sur le Net et je lui donne l'adresse du MRAP.

La brouette, les lumières et la ute de champagne
Une dame qui aime beaucoup les livres demande si nous avons un vieux dictionnaire parce qu'il y a des mots qu'elle ne trouve plus dans les dictionnaires récents. Elle repasse avec sa mère et sa fille, elles disent qu'elles lisent des livres du Moyen Âge et qu'elles ne trouvent pas certains mots, je demande quel mot par exemple, elles disent « nictalope » par exemple (qui a la capacité de voir la nuit).
Martine la voisine demande si nous connaissons « lichette ». Elle dit : « Parfois les gens ne me comprennent pas, j'invente des mots. »
Un client passe et ouvre un vieux livre en disant : « Mon Dieu que ça sent bon ! »
Un client s'arrête devant le stand et dit : « C'est mon père qui a fait la couverture de ce livre, il était graphiste. » C'est un livre sur la percussion offert par un critique de musique qui habite Bondy. M. Devillers se révèle être un fameux compositeur de musique contemporaine, il revient en fin de matinée pour nous donner un programme de ses concerts et sa carte de visite, il dit que dans sa rue (Michelet) ils sont huit musiciens.
M. M. dit qu'il a vendu au marché autrefois des chaussures et des légumes. Un maître d'hôtel de chez Lenôtre habite Bondy et cherche des livres anciens.
M. R., ancien patient, a acheté deux livres, il dit : « Le livre sur la France que vous m'avez vendu, je l'ai emmené au pays (Serbie) cet été et je l'ai montré à tout le monde. »
La difficulté est d'arriver à laisser assez de place pour que la responsabilité soit partagée avec chacun. Le but étant évidemment d'imaginer un jour que des patients iraient sans soignants au marché.

Ce qui fonctionne pour l'instant, c'est la rencontre d'une population si diversifiée et si vivante. Chacun se montrant assez rapidement dans sa singularité parce que la quête d'un livre est déjà révélatrice. Le fait que nous offrions des livres aux enfants crée cette atmosphère de contact avant tout. Ce qui nous intéresse, et nous le disons, c'est que

les livres circulent.
Et c'est vrai que l'aspect éphémère du marché est propice à quelques rencontres de qualités qui n'engagent à rien d'autre qu'au plaisir de parler. La surprise énorme a été pour moi de découvrir une population si variée, loin des a priori schématiques au sujet de la banlieue, et c'est là qu'on voit bien que ce qui manque en banlieue, ce sont les lieux de rencontre gratuits, les lieux de parole, d'entraides, surprise d'entendre le nombre de demandes de livre de grammaire, de dictionnaires, de livres pour apprendre la langue, de livres de droit, etc.

Ensuite, il y a une réelle vitalité des gens pauvres, une vitalité naturelle, culturelle, lorsqu'ils viennent de pays méditerranéens ou d'Afrique ou même des pays de l'Est, Pologne, Croatie, etc.Oui, on a envie de dire : « Ne nous laissez pas seuls avec les Français ! »
J'avais eu à cœur dès le départ de mettre à disposition du public d'une part la revue annuelle de la société historique, Bondy, son chêne et ses racines, à laquelle notre association est abonnée et quelques petits cahiers de la Cimade, « Petit guide des préjugés au sujet de l'immigration », que des clients ont empruntés pour les rapporter la semaine suivante. Le fait que nous tenions un journal est très important. Un jour la maraîchère d'à côté nous dit : « Notez cela ! »

Aussi il y a des objets qui éveillent immédiatement la fantaisie, car ils sont pleins d'âmes, comme cette brouette que nous avions apportée pour transporter les caisses avant d'acheter un diable. Une patiente était assise au bord de la brouette lorsque soudain un passant du marché se saisit de la brouette et part avec la patiente à travers les allées. Poésie du marché aux petites lumières le matin d'hiver bordant les toiles des marchands, poésie de la langue du boucher qui semble droit sorti d'un film de Marcel Carné. « Vous avez des yeux qui appellent l'amour », dit-il à une passante. Vitalité du marchand de eurs italien qui chante quand le soleil est là. Poésie des enfants à la hauteur desquels nous sommes assis et qui passent avec de grands yeux, prêts à chanter une chanson, poésie des vendeurs du Pendjab, poésie de la marchande de Côte d'Ivoire, poésie de Rimsha et sa mère pakistanaise, si fières et douces, vitalité des engueulades, des paroles à haute voix se sachant publiques donc un peu théâtrales, des paroles sexuelles franches, poésie de la Gitane qui nous dit qu'un peu plus loin ils vendent des robes pas chères. Elle dit : « Allez-y de ma part, la vieille Gitane. » Vitalité de ce vieil Algérien analphabète qui raconte tant de faits historiques, etc.
M. C., jeune patient qui veut écrire tout le temps dans une écriture illisible, s'efforce de la rendre lisible dans le journal du marché, il écrit : « Il fait froid, il neige, c'est comme ça, il y a la neige du vent, c'est l'hiver, on a acheté une paire de gants, il y a beaucoup de vêtements au marché. »

Il dit qu'il cherche un livre « le bateau-livre ».
M. B., qui ne lit que des magazines, alors qu'il vend au marché, s'intéresse au livre sur Camille Claudel. Il dit : « Elle était internée à Ville-Évrard », et emporte le livre. (Ceux qui viennent vendre au marché peuvent emporter un livre.)

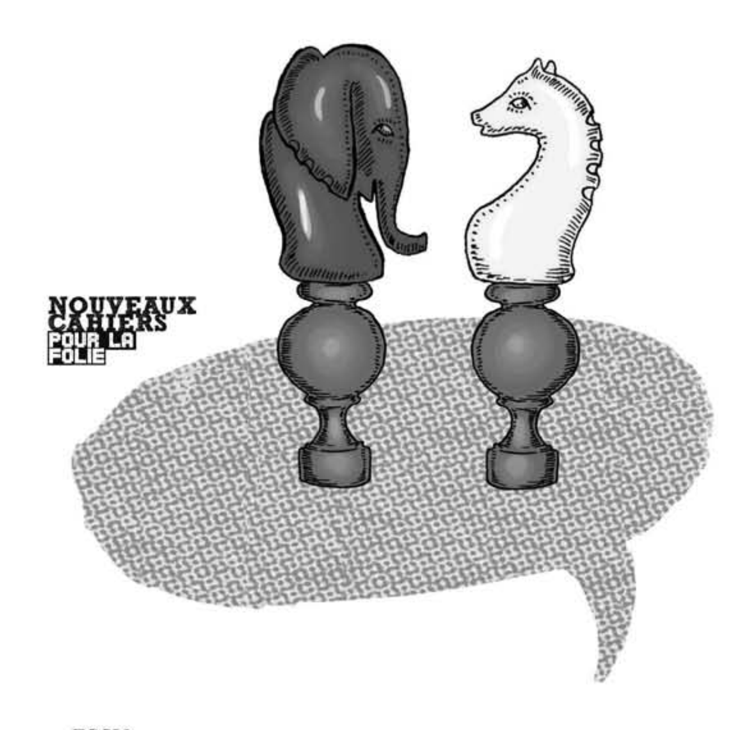
Une dame cherche presque tous les mercredis des livres sur la guerre de 14-18 et de 39-45, car son mari était dans l'aviation et ne lit que cela.
Le 4 février 2009, un monsieur cherche un livre de grammaire pour apprendre les verbes. Une dame qui assiste à la scène dit : « J'en rapporterai, ma fille est prof de français », et la semaine suivante, la dame est là avec son livre et le monsieur le récupère le 25 mars.
Un patient demande à un passant : « Qui est le plus fidèle, l'homme ou la femme ? »
Le bibliothécaire de l'université de Villetaneuse nous dit que nous sommes mieux que la FNAC, car on trouve à notre stand des livres dont on n'a jamais entendu parler.
Une stagiaire note dans le journal : « Dans le bac des poumons du boucher, il y a une ûte de champagne. »
Le 14 avril 2009, un monsieur d'Afrique du Nord cherche « le » livre de grammaire scolaire, classe 3e Marc et Floret acheté en 1965 à Marseille, couverture rouge et bleue, dans lequel il a appris à lire. Depuis, il passe régulièrement et espère.
Nous lisons dans Eri de Luca : « Un livre doit toujours vivre, il faut le garder dans sa poche, quand il est dans la bibliothèque, il est mort. »
Le 13 mai, un monsieur du Sénégal cherche les œuvres complètes de Molière, il dit: « j'avais 12 ans, maintenant j'en ai 72», et le 26 juin il repasse, le 22 juillet il repasse.
Notre voisine du marché qui vend des légumes donne des cours d'expression au téléphone, elle dit : « L'expéditeur, c'est toi, le destinataire, c'est celui à qui tu l'envoies », en levant les yeux au ciel.

Le 16 septembre 2009, alors que M. L. ne peut s'empêcher de pousser des cris, un homme s'arrête, attiré par les cris, et dit à M. L. : « Toi, tu es jeune encore, moi j'ai 63 ans », et nous rencontrons Kunta Kinté le vrai Africain, le grand lion du Cameroun, le tonton de Yannick Noah, il dit : « Mon prénom, c'est Roland, je viens de la marée noire, j'étais à Quiberon, c'est pour ça que les Arabes m'appellent Didi Didi, j'ai tous les livres chez moi, j'ai étudié dans toutes les universités, je parle vingt-sept langues, on m'appelle le Chinois noir », et il bride ses yeux. Je vois qu'il est connu au marché et blague avec les commerçants. Il me rappelle quelque personnage de Petit à petit, de Jean Rouch.
Où l'on voit que « normal » ne doit pas être pris en référence, nous avons à apprendre des patients qui se débattent au front d'une guerre qui est aussi la nôtre.
Alors, ce qui fonctionne dans ce marché, c'est le fait de faire partie de la communauté des humains, quand on est partout stigmatisé par des incompréhensions ou par une crainte de la rencontre avec l'autre, les autres.
Le tissu du marché offre cette ouverture sans a priori où le fait de vendre des livres non seulement nous donne la fonction mais nous protège en étant acceptés et reconnus par les autres marchands.
Je voudrais rajouter quelque chose à propos du « Printemps des poètes » et de « Lire en fête », que nous venons de vivre. Lecture d'une adaptation de «La pluie d'été», de

Marguerite Duras, et de «Le Simplon fait un clin d'œil au Fréjus», de E.Vittorini. Il y avait chaque fois environ soixante-dix personnes venues de Paris, des libraires de Saint-Denis, des patients du centre Carpeaux et deux dames que nous avons connues au marché. Alors, je veux dire le bien que cela fait de sentir que non seulement les patients ne font plus peur, mais sont appréciés. La qualité relationnelle qui a lieu là entre ces comédiens de la Coordination des intermittents du spectacle et précaires et les patients est exceptionnelle. Stéphanie Beghain et Olivier Derousseau (comédiens) sont si réceptifs à la délicate sensibilité des patients, et il fallait aux patients des interlocuteurs de leur acabit, ouverts à l'intelligence de leur présence au cœur des mots et non pas freinés par les symptômes. « Le droit à la différence » tagué sur le mur de cuisine est effectif à ce moment-là. Beaucoup de gens artistes ou précaires de nos actuelles sociétés, mis au ban du normal, se ramassent à la petite cuillère, l'exil de ceux qui, comme ce patient devenu fou au service militaire, disait : « Je n'ai pas compris la règle du jeu », et on sent que ça s'accélère, le nombre de gens qui n'ont pas compris la règle du jeu, qu'on voit assis sur les trottoirs, les bancs de métro, les bords de routes, d'autoroutes, sous les ponts, près du canal de l'Ourcq, etc.
Alors, les structures précaires du marché permettent cette présence vivante de celles et de ceux qui marchent aux limites du monde qui va sans eux.

Elisabeth Burg

Texte présenté en partie au séminaire du 14e Secteur, le 11 septembre 2009, et lors du 2e Forum public du Collectif des 39 du 9-3 à la maison de l'arbre « La parole errante » à Montreuil.



ESSY

Cher docteur

J’aime la vie et je veux vivre pour tout le meilleur de moi-même .
J’ai de la peine quand je vois tant de misère sur terre
Cher docteur, je veux me soigner pour le meilleur de moi-même
J’irai travailler quand je serai rétablie de tous mes tracas quotidiens
et quand je serai moi-même,
Quand je n’entendrai plus de voix qui sont dans ma tête
Quand je ne me laisserai plus influencer
par le mal de certaines personnes
J’aime la musique, j’aime « malakoff », j’aime la vie
Je ne veux plus vivre en marge de la société
Je m’appelle Catherine M P et je veux vivre dans de bonnes conditions
Je veux aider mon prochain c’est certain, j’aime FIPS bonne station de radio
Catherine M P vous écrit ces mots pour que le soleil soit là
Catherine M P ne veut plus la misère, elle veut la joie et le bonheur
Je veux réussir dans la vie

Cette lettre est adressée à un médecin généraliste, qui ne se situe pas par rapport au discours psychiatrique, mais qui reçoit des patients que d’autres ne reçoivent jamais… Les noms ont été anonymisés.



mail

09/11/2009 22:09
Bravo! résistons à la logique d’enfermement, aux injonctions paradoxales, à la surenchère administrative, aux comités théodules, à la logique de mutualisation-sécurisation-précarisation, à la fausse démarche-qualité, à la très haute autorité de santé, à la prolétarisation du corps médical, à la stigmatisation et à la discrimination, à la destruction de nos valeurs.

Dr Philippe, chef de secteur, chef de pôle

mail

Mardi 20 juillet 2010, 12h38

Le Désir d'être inutile

En quatrième de couverture d'un «petit livre « («Sébastien» de
Jean-Pierre Sspilmont), ce texte réjouissant m'a fait sourire durablement,
d'où mon envie de le partager avec les fous des Cahiers. Il n'arrachera pas un sourire à un
normopathe, je le sais j'ai essayé ! Un test presque scientifique... Elisabeth.

«A l'école primaire, quand j'avais sept ans, il m'est arrivé un incident étrange.
A la suite d'une insolation, j'ai perdu la mémoire.
Je suis resté pendant six mois en état de choc,
ne me souvenant plus que d'une grande lumière,
puis je suis brusquement redevenu normal.
Pendant toute cette période, on m'avait mis dans une section spéciale de mon école,
réservée aux élèves déficients mentaux.
Nous étions huit, et devions porter un uniforme noir,
alors que les élèves normaux étaient habillés en blanc.
Quand je me suis comme réveillé, on m'a redonné l'uniforme blanc,
et les élèves considérés comme débiles m'ont demandé :
« Mais qu'est-ce que tu fais là, habillé en blanc comme tous ces cons ? Hugo Pratt





participation à la dispute....

J'ai cru remarquer que lorsqu'on offre un lieu d'écoute sincère et vrai à nos patients, ils savent bien s'en saisir et parfois nous dire ce qu'ils ressentent par rapport à «la peur du retour dans le service d'intra»; nous dire aussi la puissance de leur souffrance et de leur enfermement en eux-même et avec leurs proches... ainsi, parfois, en offrant un lieu pour dire ce que sont leurs souvenirs des premières hospitalisations, ce qui les inquiète...(isolement, pyjama, telephone...), leur «terreur du retour» en «intra» peut se déplacer, s'élaborer et la perspective d'une hospitalisation se nuance, jusqu'à pouvoir être vécue comme un soulagement potentiel...(effets de transfert si l'on veut, ou juste d'un engagement soignant vrai ?)
Effectivement, il faudrait reposer finement et cliniquement les définitions de : enfermement, internement, liberté, ouverture, engagement, abandon...
Mes patients, alors qu'ils sont hospitalisés en service libre, à leur « demande », me demandent la permission de mettre leurs chaussettes, leurs chaussures, de s'habiller, de téléphoner, de sortir dans le parc....

L'enfermement et la privation de liberté semblent se jouer à des niveaux bien différents pour chacun, et ce n'est pas une histoire de loi sur les droits des usagers ou sur la non assistance à personne en danger, ou encore une loi sur le droit à avoir recours à un juge des libertés au bout de 15 jours d'HDT, qui aidera à dénouer tout ça....
Plein d'histoires cliniques de personnes avec lesquelles nous nous engageons, avec notre équipe, me viennent en écho à ces questions. Difficile de résumer des suivis, où la question de l'enfermement, du retour en intra, des souvenirs de l'isolement se disent, s'articulent et permettent aux patients d'habiter les différents espaces de soins et les différentes structures, sans réduire la question à celle de soins « ambulatoires ou hospitaliers », « sans ou avec contrainte »…

Je pense aussi, avec humilité, que les questions se posent bien différemment aujourd'hui qu'il y a 50 ans... Exemple : la porte du service où je travaille est «ouverte», ouverte sur la cité « soi disant »... mais qu'est-ce que la cité a d'ouvert pour les citoyens aujourd'hui, et pour ceux en grande difficulté encore plus? Alors moi, cette porte ouverte, je l'appelle «ouverte aux 4 vents» : « voilà la cité, le chemin pour la sortie, c'est par là et démerdez vous, vous êtes comme tout le monde, des citoyens»!!!!!!
Là, peut être qu'à force de respect des droits et des libertés des sujets les plus aliénés en eux même...il y aurait « non assistance à personne en danger » !
Et je dirais même que, beaucoup des travailleurs en psychiatrie de la grande époque auront contribué à figer ce clivage entre un « dedans hostile et inhospitalier », l'intra, et un « dehors idéalisé et soi disant espace de liberté », l'extra....
Ce sont les mêmes personnes qu'on rencontre, en pleine conflagration psychique, avec un besoin vital d'assistance, de contenance, que seul l'hôpital peut offrir (quand ils ont la possibilité d'y arriver avant d'être trop brisés), l'hôpital où ils seront parfois en pyjama, parfois en chambre fermée, parfois violents et « entravés »...
Ce sont ces mêmes personnes, qu'on rencontre dans les jardins « thérapeutiques ou pas », dans les GEM, dans les clubs, dans les ESAT, dans la vie du dehors...

Il serait sûrement nécessaire que les « psy au sens large » puissent aussi être un peu dans chacun de ces espaces pour faire lien et tenter le fil de la continuité....
N'est-elle pas là, notre responsabilité ?

Mais si les « psy en tout genre » continuent à tenir des discours bien cloisonnés et à se tirer dans les pattes, pourquoi ne pas demander aux juges « des libertés ou d'application des soins » de tenter de faire ce grand écart là, avec les patients ?
Proposition bien sûr provocatrice… mais pourtant, si la situation en est arrivée là, c'est peut être que certaines places ont été désertées, et certaines portes de l'hospitalité, propres à chacun des temps de l'histoire du sujet, fermées pendant quelques années….
Espérons qu'une dispute constructive
permette aussi d'analyser comment nous en sommes arrivés là….et pour cela, nous avons besoin des témoignages des plus anciens… et de toutes les histoires issues de notre clinique quotidienne…
Clinique qui s'inscrit bel et bien dans des lieux de soins divers, plus ou moins « vendus » aux conceptions « scientistes » de la folie, alimentant les visions « sécuritaires et accréditées » du système social à plus grande échelle…
Ce sont ces mêmes lieux de soins dans lesquels nous tentons encore de travailler, de résister, avec des moyens humains bien appauvris et malmenés ces temps ci…
Ne devons-nous pas le dire et redire… ? Et à qui le dire et où le dire? Le dire en tout cas....

Voilà pour aujourd'hui… merci et que l'indignation se crie…que la résistance
s'organise…

Béatrice Benattar

CUEILLIR OU ACCUEILLIR?

Extension du soin sans consentement, confusion entre pathologie et dangerosité, réquisition par l'ordre public d'un regard évaluateur voire prémonitoire sur tous les désordres privés, sédentarisation forcée des nomades, traçabilité dans les crèches ….
Bon, prudence est mère de sûreté mais l'inverse est-il vrai ? Comment se risquer à soigner lorsque tout doit être contrôlé ? Comment soigne-t-on les plaies et les bosses, les rages et les perditions ? Le secouriste canalise la circulation, dégage la respiration, comprime l'hémorragie.

En psychiatrie, et d'une façon pas si différente en psychanalyse, c'est à la rencontre que vont les premiers soins : apprivoiser, accueillir, laisser à la voix et à la voie une chance de s'éclaircir. Je ne suis pas dépaysé, Mesdames et Messieurs, en m'adressant à vous ici en tant que représentant d'une association de psychanalyse : le Cercle Freudien. C'est l'une des deux seules associations de psychanalyse ayant signé en tant que telle l'appel des 39. Pour le moment.

« Les vieux mots enterrent les idées neuves » a dit un jour Lucien Bonnafé, dont Roger Ferreri rappelait, dans son texte « Judiciariser est-il judicieux ? », les mises en garde contre une psychiatrie de secteur qui, avec la loi de 1990, donnait plus de place à la norme et à l'expertise qu'à l'accueil et aux soins tels que praticables avec la loi de 1838.
Comment rendre aux mots et à la parole leur pouvoir de produire du nouveau dans les idées ? Comment laisser à l'autre une chance de s'étonner ou de nous étonner ? Alors là, la question étant tournée de ce côté-là, quelque mots sur le traitement psychanalytique. Il s'agit de rajeunir les mots pour se réveiller au présent au risque de s'apercevoir qu'il y a des êtres et des rêves qui ne sont plus là.
Rajeunir les mots, c'est comme repeindre une pièce sans préparation. On voit mieux les fissures et les fuites surtout si l'on a pris soin de ne pas replâtrer n'importe comment. Le plâtre, pour aller au bout de ma parabole, c'est ce qu'on appelle l'interprétation sauvage, ce sont les explications embrouillées qui viennent quand on veut comprendre avant d'avoir entendu. Parler est un risque, mais le silence peut tuer. On est coïncé.

En 1981, une pensionnaire du C.H.S de Fleury les Aubrais se plaignait amèrement : chaque nuit la tête grimaçante du chef de service sortait du placard de sa chambre. J'étais son interne et j'étais angoissé. Jusqu'au jour où elle m'a dit avec beaucoup de douceur : « je vous demande de m'écouter, pas de me croire ».
Le chef de service, Monsieur Claude Challou, qui dormait la nuit non loin de l'enceinte du C.H.S., me dira peu après : « Hessel ! Il faut être bête pour être intelligent ». Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de rendre hommage à deux de mes Maîtres en psychiatrie.... et en psychanalyse.
Un ou une psychanalyste travaille en écoutant avec tout son corps. Un peu comme un chat qui se laisserait ronronner par une voix extérieure. C'est spécial. Cela demande un état de veille et d'éveil particulier. Il s'agit de rendre au patient une parole fragile, très douloureuse parfois, mais qui porte à conséquence sur sa sensibilitéses jugements et ses choix. Selon les termes de Freud : « ça, je le savais depuis toujours, mais je n'y avais jamais pensé ».



Nous avons besoin de rajeunir la parole, ensevelie par les discours et les dispositifs qui gèrent l'être humain comme une ressource. Le bureau du personnel est devenu tour de contrôle de l'impersonnel dans les entreprises. La psychanalyse donne un terrain abrité pour dérouler les discours de l'impersonnel, ouvrir des chemins et choisir la vie.
Alors lorsqu'on pense aux conditions de possibilité d'exercice d'une psychanalyse vivante et à celles d'une psychiatrie qui veille à l'accueil et aux soins, c'est pas bien loin. Pur hasard ? Non. Coïncidence. Ces deux espaces de travail touchent à ce qui agite, accable et déroute. Mickaël Guyader nous a d'ailleurs fait entendre tout à l'heure des croisements : délire et reconstruction, création et soin, Jacques Prévert et Sigmund Freud.

Ordre public et désordre privé peuvent-ils co-exister d'une façon vivable? Il nous faut des murs, pas seulement pour pleurer comme dans la chanson, mais aussi pour séparer la folle liberté de la folle contrainte, et pour isoler des regards certaines traversées effroyables. Mais il faut aussi des fenêtres, pour respirer et voir le ciel. Et des portes qu'on puisse fermer, parfois à clef, ouvrir, claquer à la volée et puis un jour : toc toc toc..... entrez, je vous attendais.

Un mot sur l'obligation de présence à une consultation. Cette obligation de présence enlève à la rencontre sa dimension d'acte. Manquer un rendez-vous, c'est d'ailleurs vrai aussi en amitié ou en amour, c'est parfois la seule chance pour se retrouver.

Voilà peut-être un rêve : des lieux pour un accueil discret et accessible, confidentiel et inventif. L'envers d'un cauchemar incroyable : celui de la santé mentale obligatoire et contrôlable, une docilité sociale qui rappelle des heures sombres des totalitarismes. Les dictatures latino-américaines ont co-existé avec une vivacité inédite du mouvement psychanalytique, en tant qu'espace de résistance et de pensée. Les trouvailles de la psychiatrie institutionnelle ne sont-elles pas liées aussi à l'asile politique, comme à St Alban ? Ce sont des conditions inhumaines qui forcent parfois le plus humain à surgir, tel qu'en témoignent les écritures nées dans les camps de déportation. (Varlam Chalamov, Primo Lévi, parmi d'autres) Mais peut-on rêver que la liberté et la discrétion n'aient pas à prendre le maquis à nouveau?

Michel Hessel (20 septembre 2010).

Texte écrit pour le meeting « quelle hospitalité pour la folie ? » organisé par le mouvement « La nuit sécuritaire, collectif des 39 »

Les chambres d'isolement, on se les représente malaisément:



Les chambres d'isolement, on se les représente malaisément: soit qu'on n'y ait jamais eu accès, soit qu'on s'y trouve aveuglé pour les avoir trop pratiquées, que ce soit côté soignant ou côté soigné. L'entremise d'un photographe, à cet égard, n'est pas de trop (avec l'accord du patient et de l'équipe soignante). Parce qu'il n'occupe ni une position de soigné ni une position de soignant: par l'intermédiaire de son savoir-faire technique et artistique, il représente le regard de tout un chacun qui s'aventurerait à l'intérieur de la chambre d'isolement. Il montre quelque chose qu'on ne s'attendrait pas à voir. Il montre, dans les présents clichés, quelque chose de très visible: les dessins du patient qui tapissent les murs.

Textes: Patricia Janody
Photos: Emanuele Scorcelletti

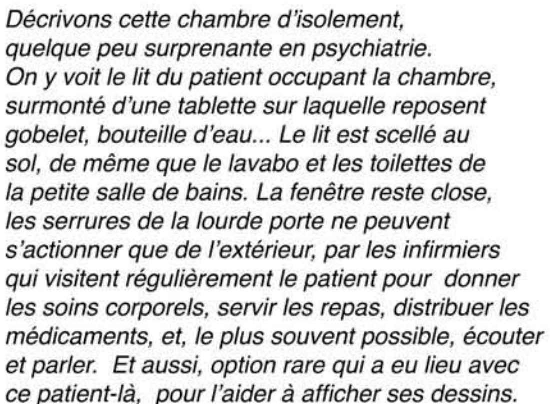




Les chambres d'isolement sont bien loin de résumer les contraintes, de diverses provenances, qui s'exercent en psychiatrie. Qu'il s'agisse de la contrainte à délirer, voire à agir son délire; qu'il s'agisse de la contrainte légale qui ponctue, ou bouscule, le temps des soins. Un pari serait d'ouvrir un mince espace qui s'en démarque. Pari difficile, on le sait. Dans ce cliché, du moins, les murs sont tapissés de dessins.







Décrivons cette chambre d'isolement, quelque peu surprenante en psychiatrie. On y voit le lit du patient occupant la chambre, surmonté d'une tablette sur laquelle reposent gobelet, bouteille d'eau... Le lit est scellé au sol, de même que le lavabo et les toilettes de la petite salle de bains. La fenêtre reste close, les serrures de la lourde porte ne peuvent s'actionner que de l'extérieur, par les infirmiers qui visitent régulièrement le patient pour donner les soins corporels, servir les repas, distribuer les médicaments, et, le plus souvent possible, écouter et parler. Et aussi, option rare qui a eu lieu avec ce patient-là, pour l'aider à afficher ses dessins.





Photographier une chambre d'isolement ne va pas sans quelques tracas. Une fois accordées les autorisations officielles, restent quelques barrières invisibles à franchir. Que convient-il de montrer?
De ne pas montrer? La folie? De qui? Du patient? Du lieu psychiatrique, des soignants, si démunis de nos jours qu'ils ne sauraient plus comment se passer du recours à la chambre d'isolement? Quoiqu'il en soit, suggérons d'étendre la validité de ces clichés: toutes les chambres d'isolement sont, potentiellement, tapissées des dessins des patients qui les occupent. Le travail est d'apprendre à les voir.

J'aimerais partir loin...

J'aimerais partir loin d'ici. Il pleut.
Les rues sombres et sans vie. Je suis fou.
J'ai mal au crâne et je suis fatigué. Je veux partir dans le sud.
Là où je serai plus gai. Car le soleil y est et mes fontaines aussi.
Personne ne m'aime comme ma mère. Je me sens mal. Rien n'est plus
comme avant. Partir comme un enfant en vacances...
Ces ères sont hantées par mes délires passés.
Mes châteaux sont anéantis. Je suis seul dans un appartement moche.
Rien ne me plait. (je rêve d'une plage avec de jeunes fous)
Je ne sais pas ce qu'on me demande quand on me dit que je suis fou.

de R.H. (depuis Prosper Legoûté)



mail

Date: Dimanche 12 décembre 2010, 23h38

Juste quelques mots... pour dire de dire !

Aventurier Cécile
V.I.P en psychiatrie, association loi 1901
«Voix Iséroises de Patients en psychiatrie»

mail

Il n'y a pas de cas désespérés, ou très peu. Il y a surtout des gens mal soignés.
Soigne-t-on les cancéreux en les attachant sur un lit, enfermés entre quatre murs, à coup d'anti-douleurs? Non, car ça ne guérirait personne.
C'est pourtant d'une façon équivalente qu'on traite trop de psychotiques. (...)
Perdue dans la maladie, la souffrance, je rêvais que quelqu'un me parle, m'écoute, me comprenne, s'occupe de moi. J'avais peur des autres et en même temps j'espérais tout d'eux. Je rêvais d'une main tendue sans laquelle il me semblait impossible de remonter à la surface.
J'avais une soif inextinguible d'attention, de douceur, un besoin douloureux que quelqu'un voie ma souffrance et la soigne.
Au point que regarder des séries médicales me déprimait, car j'enviais ces patients que l'on soignait et je me sentais horriblement seule et abandonnée.
(...)
La psychiatrie est en général moins bien vue que les autres spécialités médicales, moins technique.
C'est vrai si l'on se contente de distribuer des médicaments et de renvoyer les patients à leur chambre.
Mais si l'on veut vraiment comprendre les maladies mentales, si l'on veut vraiment comprendre les patients, c'est quelque chose de très difficile.
Car il faut connaître l'histoire de la psychiatrie, de la psychanalyse, lire les études qui expliquent la folie en profondeur, écouter les patients, apprendre à se connaître, réévaluer son attitude face à chaque personne souffrante, essayer de percer le mystère de chaque patient.
Oui, c'est long et difficile, mais est-ce que ça n'en vaut pas la peine?
N'est-ce pas un travail enrichissant? Bien plus je crois que de faire des injections à la chaîne. Bien plus que de travailler en psychiatrie en méconnaisant et craignant la folie.

C'est ainsi qu'on limitera les hospitalisations sous contrainte, les ruptures de traitement et les rechutes à répétition.
C'est ainsi que les cas désespérés deviendront des exceptions.

LM

Electron libre

FRED

mail

Vraiment je vous assure j'ai des troubles productifs
(ha ha ha), c'est le cas de le dire, contactez-moi sinon !
- Sinon quoi ?
Exactement !

Christophe F. Ennajoui.

PS : Je prépare un livre en ce moment. ça vous intéresse ?

«CE N'EST PAS À LA PSYCHIATRIE DE S'ASSURER DE L'ORDRE PUBLIC»

Cécile Castaing, maître de conférences en droit public à l'université de Bordeaux-IV, spécialiste du droit de la santé réagit au projet de loi «relatif aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques et aux modalités de leur prise en charge», texte censé modifier les soins sous contrainte et déposé au parlement en mai 2010.

Vous relevez des incohérences dans cette loi...
CECILE CASTAING. L'objectif premier de la réforme consiste à «lever les obstacles à l'accès aux soins et à garantir leur continuité», ainsi que l'exprime l'exposé des motifs. Elle a donc vocation à réformer le dispositif issu de la loi de 1990, lui-même relatif aux droits et à la protection des personnes hospitalisées en raison de troubles mentaux et dont le groupe d'évaluation proposait en 1997 la suppression de «toute trace sécuritaire». On aurait donc pu s'attendre à une loi véritablement sanitaire, rompant définitivement avec l'esprit de la loi de 1838 sur les aliénés, véritable loi de police qualifiée aussi de «loi de débarras» par Albert Londres, dans son livre Chez les fous.

Or la loi qu'on nous présente n'est pas une loi relative aux droits des patients. On ne parle pas de leurs droits, mais seulement de leur modalité de prise en charge. On supprime l'obligation de deux certificats médicaux; pour simplifier le dispositif, le certificat médical n'a plus à être signé par un médecin extérieur à l'hôpital qui assure la prise en charge; 72 heures d'observation incompressibles sont instaurées... Parce que tout ceci était soi-disant trop lourd et inutile pour faire entrer quelqu'un dans le dispositif d'une obligation de soins, les auteurs du projet de loi s'attaquent aux garanties procédurales.

Pourtant, l'obligation d'un certificat médical signé par un médecin extérieur à l'établissement d'accueil est instaurée pour une des nouvelles modalités de prise en charge, pour péril imminent.

Dans la même logique, le projet de loi donne une définition du tiers, tel que le conseil d'Etat l'avait défini en 2003 (une personne qui peut attester d'une relation antérieure avec la personne) afin de protéger la personne hospitalisée contre des tiers un peu trop prompts à demander un placement. Mais dans le même temps, il permet une hospitalisation sans tiers. C'est peu cohérent.

Cette loi n'a pas supprimé «toute trace» sécuritaire. Car restent les notions de trouble à l'ordre public et de sûreté des personnes. Or ce n'est pas à la psychiatrie de s'assurer de l'ordre public, d'éviter la menace à l'ordre public.

En 1997, le rapport du groupe national d'évaluation de la loi de 1990, dit rapport «Strohl» (du nom de la présidente de l'IGAS de l'époque), proposait la suppression de l'ordre public comme motif d'hospitalisation sans consentement. Mais les rapports suivants ont changé de ton. Celui de 2006, relatif au projet de loi sur la délinquance, fait référence à des soins sans consentement. Celui de 2009, relatif au projet de loi contre la récidive criminelle, proposait de modifier le régime des sorties d'essai. De fait, l'hospitalisation d'office change peu. Donc ce n'est pas une loi uniquement sanitaire..., pas plus qu'une loi sur le droit des patients comme pourrait le laisser comprendre l'intitulé de l'actuel projet. Nous sommes dans de la communication et le droit ne doit surtout pas être fait pour satisfaire la communication.

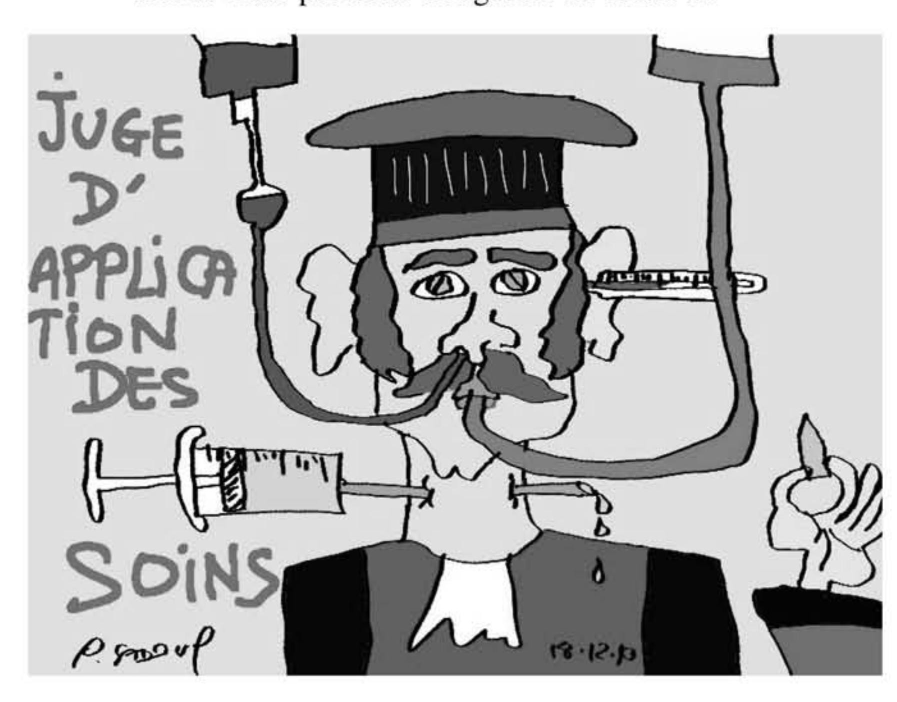
Quelles dérives craignez-vous ?
CECILE CASTAING. Les conditions de fond (contrairement aux conditions procédurales) pour placer une personne en soins psychiatriques sans consentement ne sont pas modifiées. Ce texte introduit également une nouvelle modalité de prise en charge. Avant, il y avait l'HDT et l'HO. Aujourd'hui, on a une hospitalisation sans demande d'un tiers et sans qu'il y ait forcément trouble à l'ordre public. Il suffit d'un péril grave et imminent pour

la personne. Mais qu'est-ce que le «péril imminent», le «danger imminent» ou encore de «notoriété publique» toujours valable pour l'hospitalisation d'office? Quand il s'agit d'atteinte aux libertés individuelles, la règle n'impose-t-elle pas une rigueur dans la définition des termes?

Les rédacteurs du texte assurent que ça concernera surtout des personnes isolées, ou celles dont les familles ne veulent pas prendre la responsabilité d'hospitalisation sans consentement. Pour ces gens-là, un certificat médical, pas obligatoirement délivré par un psychiatre, pourra permettre d'accéder aux soins. Mais prenons un exemple: un SDF est recueilli en plein mois de janvier par les services d'urgence? Dormir à la rue en plein hiver, c'est effectivement mettre sa vie en danger. Un médecin pourra alors décider de l'hospitaliser. Cette loi pourrait alors être utilisée pour enfermer ceux qui présentent des troubles sociaux.

Puisque l'on dit depuis dix ans qu'il faut réformer la loi, qu'attendiez-vous d'un nouveau texte ?
CECILE CASTAING. Dans le code de la santé publique, il est dit que face à un patient... disons ordinaire... qui refuse des soins, le médecin doit tenter de convaincre de la nécessité de se soigner. Pourquoi dans le cas de patients atteints de troubles mentaux, les médecins n'ont pas cette obligation de tenter de convaincre? Pourquoi la loi ne définit-elle pas des procédures visant à recueillir le consentement avant d'envisager la contrainte?
Le contrôle de la décision administrative n'intervient aussi qu'après coup: une personne peut donc tout à fait légalement se retrouver dans une situation illégale pendant au moins 72 heures. C'est absurde.
Le contrôleur général des lieux de privation de liberté avait noté dans un rapport de 2009 que les voies de recours des patients hospitalisés sans consentement n'étaient pas connues, ou alors exprimées en termes très abscons. En 2010, le projet de loi n'en tient pas compte. Au final, ce texte assouplit les conditions d'entrée, durcit les conditions de sortie et les droits de la défense des patients ne sont pas renforcés.

Entretien réalisé par Sophie Dufau
et publié sur Mediapart
le 22 septembre 2010
www.mediapart.fr



SONUS ARMONIQUS

autour de

L'OMBRE TENEBREUSE

Tu nous accompagnes à
jamais Ombre
Ombre ténébreuse
Ombre hagarde de
vie et de mort
Repoussant loin de
toi cette
abasourdissante
planète
Tu nous accompagnes à
tout jamais et pour
toujours
te tenant bien
droite sur la
Falaise NOIRE
Une Falaise si
inhospitalière si
imperturbable mais
aussi si
sauvage !
Tu nous accompagnes et
sous tes yeux
d'émeraude
– sous ton regard
amer à la lumière
grise –
dans le réverbère allumé de
ta Nuit perspicace
les eaux bouillonnantes
s'écrasent vite ! et sans
nullement se
soucier en
leurs écumes
spongieuses
Tu nous accompagnes
Ombre de
toute
brillance
Ombr'étoilée aux
cheveux rougeâtres et
rutilants tissés en



mille crins sauvages
Ton cri de BATAILLE
résonne fort au
travers de ces
brumes sombres et
– qui plus est –
tout au long du
teint basané d'une
lune absolument
INSANE ...

« Dis-moi Dis-moi
Lune courtoise
où est-elle allée
où demeure-t-elle
Sapho à la belle
parole ?
Cette REINE de toute
intime douleur ? »

« Pâle
Sapho
s'abrite s'est
abritée en une
Raison
profane
Car Sapho abjura
– Oui ! –
elle s'abjura et
– dorénavant –
elle ne pourra
que se taire
Certes ...
Se taire ...
Ainsi ...
S'assoupissant
– TACITE –
en son
Fleuve
Eternel. »

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

(Arthur Rimbaud)

Antonella Santacroce

VOTRE APPEL VA COMPTER



Il y a des situations qui arrivent ; c'est pour ça qu'on a inventé des administrations pour qu'elles deviennent simples. Comme la Poste, par exemple ; ce doit quand même être difficile d'expliquer à une lettre comment prendre le train, le cheval, le taxi pour se jeter dans une boîte aux lettres. Ou comme quand une jeune femme psychotique sur qui la vie s'est amusée à taper une fois de trop décide de confondre une boîte de morphine avec une boîte de tic-tac et qu'une amie a la chance d'avoir l'occasion d'appeler le 15.

Mais non, après une adorable conversation avec le 15 : "Votre appel va être pris en compte… « Ah, chouette » Votre appel va être pris en compte… « Vous m'en voyiez ravie » Votre appel va être pris en compte… « Je n'en doute pas » Votre appel va être pris en compte… « Un jour, sûrement » Votre appel va être pris en compte… « On ne doit pas avoir la même signification des termes : numéro d'urgence » Votre appel va être pris en compte… « Vous savez que quelqu'un est en train de mourir ? » Votre appel va être pris en compte… [Je ne vous inflige pas les quelques très rares et doux termes qu'on ne doit pas prononcer devant les enfants] ; après un questionnaire indispensable : « Quel âge a-t-elle ? Où habitez-vous ? De quelle couleur sont ses chaussettes du mardi ? Comment êtes-vous en contact avec elle ? Où habite-t-elle ? À quoi ressemble le canard sur sa boîte aux lettres ? », j'ai eu le droit d'entrer en contact avec le SAMU de la bonne région. Notre appel allant être pris en compte… j'en ai profité pour réviser mon vocabulaire de cours de récré, puis j'ai répété les couleurs de chaussettes et de canard en plastique.

La chance a quand même été de mon côté, le médecin de garde n'a mis qu'une demi-heure à finir sa partie de Solitaire. Avec la gentillesse la plus totale, il m'a assuré que D'accord, d'accord Mademoiselle, nous allons aller voir ! À ceci suit une heure de soulagement, ils vont s'occuper d'elle, de silence, je l'ai trahie, de frustration, mais qu'est-ce qu'ils foutent ?, de colère Ces ****** d'******** ont vraiment besoin d'une heure pour trouver une baraque dans un bled de trois ?

J'ai rappelé, une heure après, donc, ([…] pour cette heure, ce n'est pas à moi de la raconter) une once d'énervement dans la voix. Vous saviez que le 15 peut sonner dans le vide pendant quarante minutes ? Faites-moi penser à appeler l'Académie Française pour leur donner une définition plus actuelle du mot « urgence ». Une fois que la musique d'attente a daigné s'arrêter, quelques votre appel va être pris en compte plus tard, j'ai réussi à avoir quelqu'un au bout du non fil le temps de placer un : « euh… j'ai appelé il y a une heure et… » Votre appel va être pris en compte… Au suivant ! Samu de la bonne région :

— « J'ai appelé il y a une heure et je me demandais pourquoi… «
— «Ah, oui, le dossier a été classé. » Ah bon. Ben c'est gentil de prévenir.
—« Et…quelqu'un pourrait-il m'expliquer pourquoi quand on vous appelle pour une tentative de suicide le dossier se retrouve classé alors que la personne est encore en train de bouffer de la morphine ? » Question honnête, je trouve. Enfin,

j'dis ça, j'dis rien, il paraît que je n'ai pas le droit, je ne suis pas toubib. « Eh bien, si vous voulez je peux vous passer le médecin qui s'est occupé du dossier ». Oh, oui, je veux ! (ici, imaginer que vous appelez pour la cent soixante-septième fois France Telecom et vous aurez une petite idée de l'effet qu'a eu sur moi la petite musique d'attente).



Notre très cher et susmentionné médecin, à qui je demande enfin avec une amabilité exemplaire : « Vous pourriez m'expliquer pourquoi le dossier a été classé alors que mon amie est en train de crever ? » me répond avec tout autant de courtoisie qu'il a eu au téléphone (euh… je n'avais pas dit vingt-cinq fois de ne pas appeler ?) une jeune femme charmante qui ne menace d'aucune intention suicidaire. Je vous fais le dialogue parce que si je donne mes impressions entre chaque phrase ce texte sera interdit aux moins de 18 ans et aux psychotiques (ça pourrait leur donner de mauvaises idées et après ils formeraient une armée pour détruire la race pure — et chaste — des médecins de garde).

— «Vous avez raison à un détail près, c'est qu'elle a deux cents milligrammes de morphine dans le sang et cinq fois plus devant elle.

-– « Mais non, il n'y a pas lieu de vous inquiéter, nous avons vérifié votre alerte.

— Y'a au moins une personne qui s'est dérangée pour aller sur place ?

— Les pompiers sont passés et ils ont confirmé que cette jeune femme allait parfaitement bien.

— Eh bien vos pompiers sont des incapables. Elle ne va pas bien, elle est en train de crever. Ils ont trouvé trop fatiguant de vérifier ses constantes ?

— Mademoiselle, je vous assure qu'elle ne présentait aucun symptôme de surdosage de médicaments. »

Là, il faut que je mette en capitale, cachez vos yeux, parce qu'écrire cette phrase en minuscules serait diminuer l'énormité de la débilité d'un médecin.

« Elle est psychotique ! Elle a la phobie des HP ! Ça ne vous est pas passé par la tête qu'elle vous a baladée ? Vous savez ce que c'est une phobie ? »

Parce que la société s'amuse à faire des psychotiques des monstres de films d'horreur, parce que les lois passent et changent sans que personne ne les voie pour qu'ils puissent être internés encore un peu plus facilement ; parce que l'État Sécuritaire trouve que c'est plus démagogue de dire « les psychotiques seront enfermés, ils ne risqueront plus de vous découper en rondelles » plutôt que « vous avez beaucoup plus de chances de vous faire assassiner par votre mari ou femme, mais eux ont ne peut pas les enfermer, ils ne font pas tache » ; parce que les prochains sur la liste noire des humains sont les psychotiques, cette femme a rencontré une telle peur qu'elle a été plus forte que deux cents milligrammes de morphine. Face à n'importe qui d'autre, elle ne pouvait aligner deux mots cohérents ; face à eux, de peur, elle a réussi à leur tenir un discours qui les a convaincus, quand il aurait suffi de la regarder dans les yeux pour comprendre son état.

— « Mademoiselle, sur quoi vous basez-vous pour affirmer que cette femme est en danger ?

— Peut-être parce que je l'ai au téléphone et qu'elle est incapable d'aligner deux mots ? Ou alors parce que sur MSN elle a pas tapé sur la bonne touche une seule fois depuis une heure ? Ou que vos pompiers n'ont pas pris la peine de faire le moindre examen ?

— Mais puisque je vous dis que nous avons vérifié. »
Là, je dois dire que j'ai renoncé à le convaincre, et suis passée à un autre type de dialogue dont je ne suis pas sûre que la totalité soit parfaitement pédagogique. Mais c'aurait quand même été intéressant à enregistrer, il était question de médecin incapable et débile, de connerie chronique des services d'urgences et de quelques autres concepts tout aussi raffinés. Je vous en mets quand même la fin, histoire de pouvoir enchaîner avec la suite :
(toujours moi qui parle) « J'espère que je peux vous faire un procès.
— Pourquoi ? » Et il était vraiment étonné. Soit la non-compréhension est pathologique chez lui, soit je ne hurle pas assez fort.
« Parce que demain elle sera morte à cause de vous !
— Si vous ne me croyez pas, je peux vous passer la gendarmerie.
— Et qu'est-ce que ça changera ?
— Voulez-vous que je vous passe la gendarmerie ?
— Qu'est-ce que ça changerait ?
— Je vous passe la gendarmerie. »
En gros : Allez faire chier ailleurs, j'ai une partie de Solitaire à finir. J'ai donc eu la gendarmerie. Ici, si, en écrivant ça, j'espère tellement que Monsieur le Docteur en question se reconnaîtra et lira jusqu'au bout ce qui a failli arriver à cause de son incompétence, j'aimerais aussi que le gendarme que j'ai eu au téléphone à ce moment-là me lise et m'excuse de lui avoir passé un savon qu'il ne méritait pas, impuissant qu'il était face à la situation. De plus, il aurait pu m'en vouloir, il paraît qu'on n'a pas le droit d'insulter un flic (et encore moins de le menacer d'un procès, je pense). Bref, c'était un gentil flic.

Je dois mettre ici trois petits points entre crochets, une autre personne que moi doit raconter l'heure suivante (et un nouvel appel à l'autre *** — euh, médecin) : […]

J'ai fini par convaincre mon amie d'aller à la clinique, en passant en revue les arguments logiques, illogiques, idiots, culpabilisateurs, suppliants, crédibles, stupides. Celui qui a marché au final était illogique et difficilement crédible tout en étant suppliant, pour ceux que ça intéresserait ; mais bon, il y a des jours où l'on n'est plus à cela près.

Si les hôpitaux avaient le moindre respect pour les psychotiques, si on ne les enfermait pas de force (cachés derrière une pile de paperasse, évidemment) avant de les bourrer de drogues qui les transforment en légumes (d'un autre côté, c'est sûr qu'un légume est rarement délirant et se suicide tout aussi rarement, donc ça doit être pour leurs stats nationales), peut-être qu'elle aurait appelé elle-même le SAMU. Si les hôpitaux psychiatriques étaient capables d'être des refuges et pas des prisons, peut-être qu'elle aurait préféré passer ce coup de fil que risquer sa vie cent fois.

Mais de toute évidence, même pour quelqu'un devant subir un handicap définitif à cause d'un accident de voiture, conduire sur soixante kilomètres avec près de la dose létale de morphine dans le sang, sans voir à plus d'un mètre, de nuit, et avec pour toute aide une voix au téléphone est moins dangereux que de se faire embarquer par les Urgences.
Après avoir perdu plus d'un quart d'heure à chercher une Carte Vitale qu'on devine de la plus haute importance au regard de la situation (ceci est de l'humour), et un autre à tenter de programmer un GPS sur une adresse qu'elle ne connaissait pas, j'ai réussi à la convaincre de démarrer.

Les deux heures — à peu près, je n'ai pas vraiment eu le temps de regarder ma montre — qui ont suivi sont une répétition des mêmes conversations, plutôt limitées, d'ailleurs. Cinq cents fois sans doute (et je ne pense exagérer), elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas conduire, qu'elle ne voyait pas la route. Peut-être cent fois, elle m'a assuré qu'une sieste de cinq minutes était nécessaire et qu'elle se réveillerait après pour continuer. Je lui ai expliqué, demandé et finalement ordonné de toujours, chaque fois, reprendre la route, de ne pas dormir. Combien de fois pensez-vous, pendant tout le temps qu'a duré ces soixante kilomètres, a-t-elle risqué de mourir, à cause de la morphine, d'un animal sur la route, d'une perte de contrôle de la voiture, du GPS qui hurlait sans qu'elle sache en baisser le son ? Ou peut-être parce qu'elle avait mal à en crier "à la poitrine et au bras gauche". Chez moi (mais je ne suis pas toubib — on le saura —, j'ai rien à dire), ça s'appelle le cœur.

Elle a pourtant fini par s'arrêter une énième fois sur un parking près de l'hôpital. Mais j'avais autant de chance de la convaincre d'y aller que de convaincre un hippocampe de jouer de la flûte traversière. Bien entendu, c'est quand elle m'a dit qu'elle ne savait pas aller jusqu'à la clinique, que son téléphone a décidé de ne plus avoir de batterie. J'ai choisi de lui laisser dix minutes avant d'appeler les flics pour qu'ils fassent tous les parkings entre l'hosto et la clinique, mais heureusement elle a réussi à mettre son téléphone en charge avant la fin du délai ; et à arriver jusqu'à la clinique en question. Sans doute parce qu'après avoir cru que je l'entendais pour la dernière fois, puis qu'elle allait mourir à cause de l'incompétence d'un médecin ou à soixante, cinquante-cinq, cinquante, etc. kilomètres de la clinique, j'étais un peu décidée à ne pas la laisser crever sur le parking de la clinique, je n'ai mis qu'une demi-heure à la convaincre de sortir de sa voiture.

Je l'ai entendu dire : "je ne me sens pas bien, j'ai du mal à respirer" à un interphone, et ensuite je dois encore mettre des petits points entre crochets, car elle a raccroché.

À ce moment précis, j'étais convaincue d'avoir envoyé à l'HP une personne que celui-ci a détruite, mais j'ai encore sous-estimé la capacité des institutions pour foutre la trouille aux gens. Peu après, elle a réussi à sortir (contre avis médical, en entubant tout le monde, comme d'hab.). Personne à la clinique n'a jamais su qu'elle avait deux cents milligrammes de morphine dans le sang, ils se sont contentés de la thèse de la simple crise d'asthme, l'ont stabilisée pour quelques heures, et elle a demandé à s'en aller, assurant de revenir si le besoin s'en faisait sentir de nouveau.

S'il y a une fin à donner à ce texte, ce n'est pas non plus à moi de l'écrire. Je me contenterai de dire que la morphine n'a pas disparu par enchantement de son sang et que les effets secondaires sont plutôt violents et ont duré une bonne dizaine de jours qu'elle a donc encore passés à risquer sa vie entre sa respiration pour le moins sporadique et son cœur qui faisait le yoyo entre cinquante et cent quarante (je n'exagère pas, c'était moi qui comptais). Mais tout psychotique a vite fait de choisir et de préférer suffoquer que risquer l'hôpital.

Éva Parker



Extrait de job

Levée de rideau, me voilà au boulot.

Bien besoin de me remettre dans le bain après 6 jours off,
et ce pour 3 nuitées. Au programme, échange, partage, authenticité,
quelque soit la problématique de la personne hospitalisée.
Chacun entre dans cet univers avec ce qu'il est.
Il n'y a pas de place pour l'intrusion, les questions se posent aux moments
opportuns et chacun se livre à sa vitesse.
Aucune inquiétude en perspective la soirée s'annonce sereine,
il est tout juste 21 heures.

Entrée des artistes, ils sont au nombre de 24. Tous différents,
et tous là pour une chose, le Soin. Quelques uns discutent,
regardent la Tv, dessinent, jouent aux cartes, fument un clope,
boivent une infusion, d'autres sont déjà endormis.
Il règne une ambiance douce, les angoisses de fin de journée se sont tues.

Extinction des feux, les membres de ce microcosme regagnent
leur chambre ou leur bureau. Il est temps, pour 22 d'entre eux,
de donner du repos à son corps et à son esprit.
Maintenant va, pour les 2 restants, commencer une période de veille et
d'attention. L'after se profile en toute quiétude.

Le petit matin se présente, il est pincé, vif, le thermomètre affiche -11°C.
Avec lui arrive les premiers réveils, les visages sont reposés,
le contact est là.
Bilan de la nuit : positif.

Il est 6 heures, mes collègues me relèvent.

18 Décembre 2009



SOLSTICES

«Comment ça marche ? Comment ça soigne ?» A cette question qui hante littéralement- nos univers professionnels, un écrit de Roger Gentis, convoqué en exergue de «Solstices», rappelle : «Pas de soin sans parole libre, pas de parole libre sans démocratie».

Le groupe humain qui a créé «Solstices» et l'a fait vivre pendant une trentaine années (autour des années 1970/2000), portait un immense espoir, une «utopie réaliste» : soigner des enfants diagnostiqués autistes, psychotiques et peut-être «même les guérir», en réhabilitant, de façon concomitante, le travail des soignants et le soin socialisant, loin des exclusivités de la chimie et des redressements comportementaux. Sur la base de rares archives et témoignages des anciens enfants accueillis et de leurs proches, des soignants –quelle que soit leur place dans le dispositif-, des fondateurs et de leurs successeurs, des habitants de la Lozère, le film retrace l'histoire de cette insistante aventure. Une aventure hors norme qui, étrangement, nous touche au plus intime de nos familiarités avec la folie ou s'adresse à nos connaissances des réseaux et dispositifs institutionnels sensés «l'asiler», la connaître et la reconnaître.

Dans des espaces-temps d'accueils, installés au sein de hameaux lozériens, vivaient des soignants : des couples (de professionnels) et leurs propres enfants, un psychanalyste, un psychiatre, des chauffeurs, des aides familiales, des instituteurs spécialisés, des secrétaires, un comptable et des élus. Ils recevaient 36 enfants et adolescents souffrant d'autismes, de psychose, de troubles graves de la personnalité et du comportement. Ils les accompagnaient au sein de ce système spécialisé, à caractère familial et thérapeutique, fonctionnant en structure associative dont les statuts prévoyaient la prééminence d'un conseil technique composé des salariés et donc une forme d'autogestion interne («un homme une voix») et de cogestion avec les organismes de tutelles ordinaires à notre République.

Le transfert multiple, la répétition de scènes traumatiques vécues par les enfants, le changement dans le «regard» des soignants, la création d'un possible nouvel espace psychique, le traitement du contre-transfert dans les groupes d'accompagnement: autant «d'acclimatations», de montages inspirés des courants critiques de la psychiatrie des années

1960 et 70, de la mouvance dite de «psychothérapie institutionnelle», des pratiques et écrits de Fernand Deligny.

L'enthousiasme durable des protagonistes, leur implication (payée, parfois, de déchirures sociales ou individuelles), la singularité de cette expérience -aujourd'hui achevée- est un trésor, un réconfort, à l'heure où il nous faut ré-envisager, tant globalement que microscopiquement, la protection et l'amélioration du sort des malades mentaux et, plus généralement, des plus faibles d'entre nous. A l'heure où il nous faut penser, en qualité de professionnels, les contenus et les formes, les conditions de possibilités de résistance à des perspectives euthanasiques inavouées et déniées, mais mise en œuvre, implicitement et de faits, par les choix politiques et économiques des décideurs et les complicités de bien des acteurs, depuis près d'un demi- siècle.

Le caractère exceptionnel de l'association «Solstices» et de ses réalisations, contrairement à ce que l'on serait tenté d'anticiper n'est nullement étranger, folklorique ou fascinatoire, comparé de ce qui se trame, habituellement, dans les établissements ou les services des secteurs médico-social, psychiatrique ou d'éducation spécialisée. Ce document mobilise dans la joie, pour tout intervenant, les souvenirs des bricolages thérapeutiques, éducatifs, sociaux inventés, ou bien repérés après-coup, pour faire lien malgré tout, dans d'autres circonstances, dans tous lieux «banaux» de prise en considération de la folie. Bien que précisément référencé à un épisode idéologique historiquement daté, les témoins de ce document contribuent, étonnement, dans l'ici et maintenant, à nous aider à conceptualiser les origines et les formes de la déstabilisation de nos secteurs dévoyés, sinistrés, mais surtout à penser les arguments et les moyens d'une conservation, d'un redéploiement de «la valeur humaine de la folie».

Mes regrets, emprunts de vive sympathie, porteraient sur la modestie, sur la pudeur du film. On souhaiterait en voir, en entendre et en savoir davantage, à tous points de vue.
On souhaiterait avoir les concernés là, à nos côtés, au terme du visionnage du film et des commentaires de quelques protagonistes porteurs de mémoire, pour interroger, interroger, encore. Pour échanger à propos «d'une psychiatrie digne de ce nom». On souhaiterait partager avec eux nos propres inventions dans nos divers contextes d'intervention, professionnels et militants, passés et présents. On souhaiterait que dans l'épisode que nous éprouvons, marqué de désenchantement, de triomphe cynique de l'ultra-capitalisme, de légifération récurrente menant à plus d'enfermement et d'exclusion, de

prolétarisation déshumanisante, de protocoles et procédures brisant initiatives et responsabilité au profit de l'exéction ville et de la soumission comme critères de compétence… on souhaiterait donc que «Solstices», comme de multiples témoignages de terrain, comme «L'appel des 39», comme d'autres actes de résistances plus ou moins discrets, anonymes ou collectifs, fasse aube, contribue à sortir de cette «Nuit Sécuritaire» et de ses actuelles sombres perspectives.

Alors, un vœu en guise de conclusion : procurez-vous et diffusez :«SOLSTICES – Les enfants de la parole», Film de Bernard Richard (1h20 + 2h de suppléments).

Marie-Odile SUPLIGEAU
(à partir du dossier de presse)

Bande annonce sur le lien : www.lamare.org/solstices
Commande du DVD (20 euros + 3 euros de frais de port)
Chèque à l'ordre de «LA MARE AUX CANARDS»
25 rue de Meaux – 75019 Paris
Ou renseignements auprès de
Bernard Richard brichar75@gmail.com
01 42 40 41 40

mail

Merci beaucoup pour cette première mouture des cahiers de la folie.

Il sera un support fabuleux auprès des patients que je côtoie chaque jour : un facilitateur de communication.
Beaucoup auront à dire, parler (et écrire je le souhaite) avec ces textes que je vais m'empresser de diffuser au sein de mon service.
Et puis, cela m'incite à m'exprimer sur ce sujet me touchant particulièrement : je passe 8 heures par jour au contact de ceux que l'on veut exclure, je me sens aussi exclu de l'humanité comme eux. Je vais vous livrer les photos que votre (notre) mouvement de résistance m'ont inspiré, ainsi qu'une nouvelle de 2000 m'apparaissant ce jour d'actualité.

Avec Tolérance

Philippe Raimond, Infirmier de secteur psychiatrique,
schizophrène dangeureux, auteurs des photos de murs et grillage


NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

POUR QUE L'ARBRE ROSE NE SOIT PAS UN ARBRE MORT

L'Arbre Rose est un atelier d'expression et de création libres, ouvert à tous, dans l'enceinte de l'hôpital Charles Perrens (à Bordeaux).

Face à une administration qui ne connaît qu'elle, de manière de plus en plus envahissante et toujours de façon machiavélique (destruction de pavillons et entassement de patients dans ceux qui restent, installation de caméras dans et hors des services), l'Arbre Rose face à cette dernière, n'a cessé et continuera de se battre dans l'intérêt de toutes les personnes concernées, c'est à dire sans l'oublier, chacune d'entre elles.

Lieu et lien de créations et de rencontres depuis près de 30 ans, il a déjà effectué pour le plus grand plaisir de tous, près de 350 expositions avec des artistes internationaux, nationaux, locaux et les personnes qui vivent en son sein.

Une fois de plus l'existence de l'atelier est remise en question par les autorités tutélaires, bien que chacun y trouve son compte, sans que jamais il n'y ait eu d'incident.

Chacun est libre aussi à l'Arbre Rose de disposer ou pas de sa création et de lui-même, mais si l'administration l'emporte et s'emporte, il ne restera plus rien car tout sera détruit par voie de conséquences pour les patients. Aussi alors, l'Arbre Rose sera un arbre mort dont certains ne pourront faire le deuil tandis que d'autres continueront à nier les conséquences de leurs actes stériles.

Nota Bene . Aussi, il est autrement impossible de nier le rôle des traitements qui, s'ils sont bien administré, rendent la vie plus facile, mais cela est le problème des médecins autant que des individus dans les contextes au sein desquels ils sont voués à se déplacer. Une humanité ou le contraire peuvent en sortir sans remettre qui que ce soit en question à part soi même, c'est à dire nous autres, tous.



Moi comme d'autres, malgré des traitements médicamenteux dits lourds sommes présents, depuis plus de 10 ans, voire 20, dans des associations et non institutions. Au vu et au su de ce qui se profile à l'horizon législatif et politique, ce pour quoi nous oeuvrons serait délibérément remis en question par des lois iniques et irresponsables pour nous mêmes en modifiant les cadres dans lesquelles nous sommes inscrits de façon humaine, simple et responsable.

Michel Ruelle

Déclaration faite lors de la soirée – débat
Autour du film « Un Monde sans fous ? » (réal. Philippe Borrel)
A l'Utopia de Bordeaux
Le vendredi 12 nov. 2010

Sur l'atelier l'Arbre rose : Zyneck, artiste plasticien, larbrerose@gmail.com

http://larbrerose.artblog.fr/home/

En HP, je n’étais pas en prison

Mais ce que j'aimerais dire, et qui me paraît fondamental est la chose suivante : soit on estime que la psychiatrie en France n'est QUE (ou avant tout) une forme de punition, de répression des individus, soit on admet qu'elle a son utilité et a vocation en premier lieu d'aider les gens à sortir d'un état psychique difficile (et qui les met en danger ou met en danger leurs proches dans le cas des HDT). Parce qu’à lire divers commentaires, je peux me dire qu’il faudrait fermer... tous les services de psychiatrie de France et de Navarre. Mais pour les remplacer par quoi ?
J'ai été hospitalisé à plusieurs reprises en 20 ans, dont 3 fois en HDT. Je subissais des crises de psychose, hallucinations, bouffées délirantes etc…
J'ai totalement foutu la trouille à mes proches à chaque fois, vous vous en doutez bien. J'ai été en cellule d'isolement, ligoté sur mon lit pendant 24h il y a un an. Il manquait de personnels: particulièrement le psychiatre qui travaillait sur je ne sais combien de services et n'a pu me rencontrer qu'au bout de 5 jours. L'isolement était dur, très dur. Les doses de Risperdal aussi. Mais au final, j'ai pu sortir après une seule semaine dans cet HP. Je voulais sortir, comme tout le monde, et le psychiatre ne voulait pas me laisser sortir, il estimait que c'était prématuré. Il avait certainement raison vu la crise que je m'étais tapée.C’est le tiers (ma compagne) qui a validé "la demande de sortie à la demande d'un tiers", contre l'avis du médecin mais qui n'a pas jugé bon de faire opposition.
Ce que je retire de ces expériences est qu'à chaque fois l'hospitalisation, malgré sa violence, m'a sauvé la vie et a empêché que je n'aille trop loin dans mes délires et ne mette en péril ma relation aux proches, c'est-à-dire tout ce qui maintient un individu en lien avec le monde.
Je me serais certainement suicidé. Ou bien j'aurais mis en danger des personnes. En tout cas, je sais que d'avoir été mis à l'abri a été salvateur. Les médicaments m'ont permis de redescendre. Ensuite, une fois sorti, j'ai fait ce que je voulais, personne n'est venu me dire de prendre de force du Risperdal.
Les gens qui travaillent dans cet HP n'étaient ni des monstres ni des anges. Certains étaient très attentionnés, d'autres sans beaucoup d'attention visible. Mais ils avaient tous l'air très fatigués. Le psychiatre particulièrement. L'air dépassé, débordé, pris dans une tourmente professionnelle. A chaque hospitalisation à la demande d'un tiers (2 de + de 3 semaines), je suis ressorti avec la forte intention de ne pas retourner dans ces lieux. Mais ces hospitalisations m'ont permis de sortir du délire.
Pour conclure, je crois que globaliser les choses, les réduire, est dangereux et fait le jeu de ceux qui aimeraient bien mettre la main sur la psychiatrie, les politiques en l'occurrence. Je préfère 100 fois avoir à faire à un médecin psychiatre seul qu'à un juge, c'est une certitude. En HP je n'étais pas en prison. Si un juge vient au bout de 15 jours mettre son nez dans mon hospitalisation, je suis quoi au juste ? Un criminel ?

Il faut quand même essayer de regarder les choses en face et ne pas s'emballer dans le n'importe quoi sans réfléchir. Décrire la France des HP comme un grand Goulag est très sincèrement ridicule. Estimer que la majorité des HDT sont arbitraires est absurde. Comme si les personnes délirantes allaient reconnaître en arrivant en crise qu'elles avaient besoin d'être bouclées en soins ! Vous ne pensez quand même pas que j'ai accepté ma dernière HDT tranquillement ? Mon délire me faisait dire que c'était un complot, que c'était arbitraire. Il m'a fallu les 7 jours de médicaments pour comprendre que j'étais «parti». Et au final j'ai remercié ma compagne qui était excessivement mal d'avoir demandé l'HDT. Sans elle, je serais soit en prison, soit mort.
Maintenant, je pense qu'il faut regarder ce que signifient les prises de position des membres des 39 et qui sont réfléchies et ne passent pas par une réaction spontanée ou épdermique : je suis convaincu que ce qu'il se trame est une obligation des soins en ambulatoire. C'est à dire que dans mon cas je serais encore aujourd'hui avec l'obligation d'aller pointer à l'hôpital pour prendre du Risperdal. Ce qui va finir par survenir. Avec l'aval des juges…
Laissez les spécialistes du juridique aux prisons et aux délinquants ! Je ne suis pas, vous n'êtes pas des délinquants, mais des personnes en souffrance.
Demandez des moyens pour la psychiatrie, refusez que les politiques viennent stigmatiser les malades «schizophrènes» pour mieux prendre le contrôle de la «santé mentale» et enlever tout pouvoir de jugement aux médecins.

Ne vous laissez pas abuser par les belles paroles au vernis républicain, aux discours sur le droit, rappelez-vous qui est au Conseil Constitutionnel et qui nomme les membres du CC. Et pensez que les médecins, personnels de soins sont des personnes qui pour la plupart veulent aider. La stratégie de celui qui nous "dirige" est toujours la même : diviser. Dans ce cas-là, apparemment, ça fonctionne bien, une fois de plus. Désolant.

Patrick.

mail

Par Philfou
Il y a quelque chose qui m'embête dans cette discussion, dans cet outil merveilleux
de ces "Nouveaux cahiers de la folie" : il n'y a en fait personne comme interlocuteur. J'y suis venu au hasard, par le biais d'une lutte menée principalement par des soignants révoltés par le discours de notre cher président prônant une ligne sécuritaire.
Il y a en particulier des psychiatres/psychologues/psychanalystes et rares infirmiers menant une politique réelle visant à ré-intégrer le sujet souffrant de troubles psy dans le domaine de la société... j'ai rebondi sur ce forum qui donne à chacun l'opportunité de dire et
d'écrire avec l'anonymat, ce qu'il pense de tout cela. Je suis ce jour dans l'insatisfaction
de constater que peu de ceux qui sont inscrits dans ce mouvement, osent s'exprimer
aux yeux de tous (œil numérique virtuel pourtant). Aussi, je me dois d'exprimer
le pourquoi de ma parole en ce lieu. C'est principalement que j'ai la possibilité de dire
ce que je ressens, que cette parole m'est absolument nécessaire afin de continuer à faire
mon métier le mieux possible. Que sans les divers moyens de communication et
de témoignage de ce que je tente de faire, je serais obligé d'adopter une ligne de pensée
et de conduite dictée par la bureaucratie envahissant mon domaine professionnel... et donc de devenir un "soignant" institutionnalisé sans état d'âme, sans pensée, reproduisant des mécanismes pavloviens de type action/réactions.
Mon métier n'est en fait qu'une résistance face à la bonne-pensée. Je pense que
la personne souffrant de troubles psy est contrainte à ce même mécanisme de la répétition, mais elle n'a pas la possibilité d'accéder à ce que nous nommons "la raison". (je suis tout sauf raisonnable)
Le soignant, actuellement est formaté de la même manière : il devient victime
d'un dogmatisme l'empêchant de voir au-delà des apparences : c'est scandaleux
car il est payé et (soi-disant formé) afin d'avoir un regard distancié de cela. Alors, lorsque je constate que le soignant est aussi malade que celui qu'il est sensé aider, ceci selon les mêmes dérives pathologiques, je suis inquiet. Le soignant est surtout épuisé par tout ce qui est mis en place afin de lui interdire d'effectuer son travail, celui qu'il a choisi afin d'être en communication avec son semblable : on lui assène que ce semblable est autre :
un fou, un Rom, un étranger; alors qu'il estime avoir à faire à un semblable avec ses qualités et ses imperfections... Je peux apparaître ici comme porteur d'une certaine philosophie!!!
Je tiens à dire que cette dernière est plus le fruit de l'enseignement des personnes souffrantes, bien plus que des personnes soignantes. C'est mon imperfection qui me donne certaines qualités de soignant : la notion de semblable et de folie. Ici, je me ressource, trouve une certaine énergie à verbaliser ce que je n'ai pas la possibilité de dire dans mon milieu professionnel. Je trouve en écrivant ces mots, l'énergie nécessaire pour me confronter à ce qui m'apparait souvent intolérable dans ma pratique (dans la vie ?) Ici, comme dans d'autres lieux, je trouve l'énergie indispensable afin de ne pas devenir un con de facho, et surtout si je me laisse aller parfois à ce penchant facile, à ne pas le reproduire et à modifier ma perception de l'autre qui est parfois intolérable, afin de voir en lui ce qui me rapproche de lui : l'humanité.
Les psy ont aussi besoin de se rassurer : ils sont avant tout des hommes (femmes) avec plein de défauts : leur métier les engage à devenir meilleurs: les seules personnes leur permettant cela sont les patients dont ils ont la charge (avec l'aide de plus en plus réduite actuellement que proposent les institutions psychiatriques). En bref : soignants, soignés, exprimez-vous un peu plus : y'a aucun risque sinon celui de se sentir mieux.

mail

Par mmanooo le 20/07/10 - 14:50
Je suis marquée à jamais du comportement hospitalier qui est plus carcéral que soignant....c'est vrai une dépression... milieu psychatrique... ça n'aide pas beaucoup pour les rapports ensuite..... on les attache pour une semaine qqfois .. ; on les punit pour rien, et l'autorité n'est pas des soins! je comprends que cela doit-être dur à vivre pour les "soignants" encore faudrait-il savoir que c'est encore plus dur pour eux que pour vous!
en restant dans ce cadre n'importe qui plongerait dans la folie!!!!
même vous!

mail

Par cortopsy le 21/07/10 - 16:25
J'a aussi vu cela, avec d'autres nous avons tentés de changer cela, il semble qu'aujourd'hui des comportements comme ceux que vous décrivez sont à nouveaux quotidiens, alors ensembles dénonçons ceux-ci.
Connaisez-vous la BD HP de Lisa Mandel ?



mail

Nous préferons donc,
de loin, ou de près, c'est selon, les ânes aux vaches et aux moutons.
Nos vieux ânes nous semblent bien plus adorables que les nouveaux dieux du monde moderne.
Et comme dit le proverbe: «Ne renoncez jamais!»

mail

La Vannerie Pécresse
Le Point : Meurtre d'une secrétaire : l'étudiant chinois pas "responsable pénalement"
V. Pécresse : "Je veux comprendre pourquoi ce jeune homme, qui avait été hospitalisé en psychiatrie, était dans l'université (...). Il faut un suivi entre la médecine de ville et le service médical de l'université" a-t-elle dit. ... ...
Aujourd'hui, en France, une personne présentant des troubles de la santé mentale peut être exclue de son cursus universitaire pour motif de maladie. L'heure semble au retrait de la société, à l'isolement (l'étudiant semble déjà dans son monde par ailleurs !), au confinement, à l'abandon, à la tolérance zéro car cette personne est un malade.
Donc, à quelle date faut-il livrer les premiers recensements ? Doit-on lister toute personne atteinte d'une pathologie (psychique ou somatique), étrange, en discordance, hors norme ? S'arrête-t-on seulement à la maladie ou élargissons-nous subjectivement l'inventaire à toutes bizarreries ?
Et, à quand l'incarcération asilaire des malades psychiatriques, sous réserve qu'ils puissent hypothétiquement passer un jour à l'acte ?
D'autant que cette mesure permettrait de réduire le coût de ces prises en charges.
Allez, Big up pour 39 !
S'il vous semble que je présente une altération de la pensée, c'est normal, il est probable que j'ai contracté une maladie qui vienne de là où je travaille.
Les matins bruns cèdent parfois la place aux temps des cerises.
Toutes mes condoléances à la famille de la victime.

18 Mars 2010

SALUTATIONS A FRANCIS

Ce moment des obsèques, où chacun jette une fleur, une pierre ou une pensée dans la tombe, et prend le risque des éclats qui en rejaillissent...

Du numéro d'essai au numéro présent, nous sommes un de moins.

Une rédaction à plusieurs mains, à plusieurs voix, ce n'était pas pour déplaire à Francis. Ça fait de drôles de textes ou de dessins, à plusieurs mains, et il s'y connaissait un peu, Francis, en drôles de dessins sur de drôles de supports. Lui qui travaillait, par exemple, ses autoportraits depuis un bol de café; ou bien à partir de la chaise vide; ou encore momifié avec bandelettes soigneusement posées, puis au masque retiré; et encore... Savoir si l'écriture s'arrête quand le dessin commence, ou bien si elle s'y continue: il n'en débattra plus puisqu'il s'est retranché du monde des vivants.

Il avait vue sur la psychiatrie et sur la folie, non pas comme savant, mais de l'intérieur (de l'œil intérieur). Il avait réchappé de sa maladie, de la rue et puis enfin de la psychiatrie. Elle l'avait parfois meurtrie mais essentiellement sauvé... de ce qu'il en disait. Mais qu'est-ce qui aurait pu suffire de là d'où il se tenait? Guérit-on jamais d'avoir trop vu?

Il y contribuera donc autrement au numéro 1, par le coup porté aux dialogues entamés et interrompus, par l'absence imprimée dans le cours des débats. Par la singularité de son œuvre, et aussi parce que chaque mort porte la lourde tâche de représenter tous nos morts.

Un souffle de voix, un trait de fusain, une parole attendrie, un regard interrogateur, une présence singulière, des écrits, des traces, ce qui nous reste, ce beaucoup et ce peu, ce presque rien recueilli au creux des mains...